

Volume07/ Numéro01/ Juin 2023. P.772/783

La traduction littéraire entre interprétation et poursuite des pas de l'auteur

Le roman « Sans famille » d'HECTOR MALOT et sa traduction « بلا عائلة », faite par SILVANA EL KHORI.

Literary translation between interpreting and following author's steps

The novel « Sans famille » written by HECTOR MALOT and its translation « بلا عائلة » carried out by SILVANA ELKHORI.

CHERIDI Said
cheridisaid11@yahoo.fr
Université 20 août 1955 Skikda.
(Algérie)

Date de réception:03/06/2022 Date d'acceptation :15/12/2022 Date de publication 02/06/ 2023.

Résumé :

Le présent article a pour objet la traduction littéraire et le rôle de l'interprétation dans la réussite de l'acte de traduire. Nous essaierons, à travers cette contribution, de mettre en évidence cette problématique, tout en nous appuyant sur un constat qui considère la littérature comme le miroir qui reflète les vécus des communautés. Ainsi, pour traduire la littérature, tout traducteur doit insister sur l'idiomaticité du message et son effet équivalent, dans le cadre de l'intercompréhension.

Nous allons, donc, procéder à l'application de ces données sur un fameux corpus de la littérature française, celui d'HECTOR Malot, intitulé : « Sans famille », traduit en arabe par Silvana EL KHORI.

Mots clés : traduction , littéraire , interpréter, l'auteur, sans famille-

Abstract: This paper is about literary translation and how interpreting may make translating successful. We'll try, through this paper, to discuss this issue, starting from the fact that literature is considered as the mirror of communities' living modes. Therefore, in order to translate literature, every translator has to put the stress on the idiomaticity of the message and on its equivalent, within the circle of mutual understanding.

Starting from this fact, we'll apply these data on a famous text of the french literature, that of HECTOR Malot intitled « Sans famille », and translated by

Silvana ELKHORI.

Keywords: translation, literary, interpreting, writer, sans famille-

Introduction

La traduction, en tant qu'acte à la fois linguistique et social, permet aux peuples et aux individus de se contacter et de se comprendre, aux civilisations de se rapprocher, comme elle rend le savoir de plus en plus en partage. Etant donné les reflets extralinguistiques et paralinguistiques des langues, non pas seulement les mots et les phrases qui doivent caractériser l'acte de traduire, mais aussi leurs dimensions sociales et discursives. Autrement dit, toutes les sortes d'équivalence (morphologique, syntaxique, lexicale, culturelle...etc), imposées par la nature du texte à traduire doivent être impliquées; sans ces dimensions, la traduction ne saurait être correcte, intelligible ni porteuse d'idiomaticité.

En effet, traduire une littérature, c'est veiller à ce que les faits littéraires et linguistiques soient transmis, le plus naturellement possible, dans la langue de l'Autre, sans laisser aucune 'lésion' ni 'traumatisme'. C'est, par ailleurs, l'acte qui exige des traducteurs ayant des connaissances linguistiques, culturelles et encyclopédiques dans les deux langues; la langue à partir de laquelle passe le processus traduisant, appelée aussi la langue de départ ou la langue source LS, et celle à laquelle il aboutit, appelée la langue d'arrivée LA ou la langue cible. La tâche de ces derniers ne se limite pas, par conséquent, dans le pur transfert des mots et des phrases d'une langue dans une autre, mais plutôt la transmission d'arts et de cultures.

D'une autre optique, tandis que l'enjeu principal de la traduction est à la fois l'équivalence sémantique et formelle, la fidélité en traduction littéraire signifie : agir de telle manière que le texte obtenu soit en conformité sémantique, morphologique et référentielle avec la langue de départ ; fidélité relative qui implique une trahison, et qui entraîne, d'une façon ou d'une autre, certaines différences entre l'original et la traduction, sur le plan de la forme ou sur le plan du fond. Pendant l'acte de traduire, le traducteur passe le texte au crible afin d'en saisir le poids, d'en décoder les tournures complexes, des vocables à valeurs précises et des expressions utilisées pour objectifs spécifiques, ce qui lui constitue, enfin, un défi colossal.

Nous passerons en revue, dans cette recherche, les différentes altérations possibles que subit le texte original du fait du transfert arbitraire, affectant, à la fois, la forme et le fond, à fortiori, celui qui ne tient pas compte du génie des langues, ni de leurs visions du monde et la manière dont elles découpent la réalité.

En guise d'échantillon, nous avons choisi un roman relevant de la littérature française et une version arabe analogue, pour démontrer, entre autres, les lacunes et les défaillances de la traduction en question. A travers ce corpus, et partant du fait que la traduction est considérée comme négociation de différences, nous

allons, également, démontrer le rôle de l'interprétation dans la pertinence et l'idiomaticité de la traduction littéraire, et sa capacité de fusionner ce qui est local en ce qui est universel, dépassant les récits de l'intraduisible et de l'incompatible. Il s'agit du roman « Sans famille » d'HECTOR Malot et de sa traduction « بلا عائلة » réalisée par la traductrice libanaise Silvana El khori.

1. Contact des langues et vision du monde

« La langue ne reflète pas, souvent, le monde, mais une certaine vision de celui-ci ; autant de langues, il existe un nombre équivalent de visions du monde, et, d'après Georges Mounin, deux ou plusieurs langues peuvent être dites en contact si elles sont employées alternativement par les mêmes personnes (Mounin, 1963 :03)». Cette citation, nous confirme que le rôle des langues est, donc, l'organisation du réel et l'agencement des données de l'expérience humaine. Par ailleurs, l'apprentissage d'une nouvelle langue ne se limite pas en l'appropriation d'un nouveau système linguistique, mais pour ainsi dire, l'appropriation d'une nouvelle vision du monde, d'une nouvelle catégorisation et d'un nouveau système interprétatif. Partant de cette idée, l'acquisition d'un nouveau code linguistique s'avère nécessairement lié à une autre façon de voir le monde, parce que « ...chaque langue découpe dans le même réel des aspects différents ; que c'est notre langue qui organise notre vision de l'univers... (Mounin, Problèmes théoriques de la traduction, 1963 :59). Etant donné tout passage d'une langue à l'autre exige, d'ores et déjà, un passage d'un monde à l'autre, car, selon Mounin, « Il est difficile que ce qui a été bien dit dans une autre langue garde le même éclat dans une traduction (Mounin, Les belles infidèles, 1994 :25)», la compréhension de certains non-dits des relations sociales, et l'explicitation de certaines confusions, font appel à des règles, non pas en fonction du nombre de mots et de phrases utilisés, mais en fonction de l'usage. D'ailleurs, en traduction « Le sens qu'il s'agit de faire passer [...] est donc bien celui qui est communiqué à l'intérieur d'une même langue » (Selescovitch, 2001 :23), en un prisme à travers lequel les usagers de telle ou telle langue peuvent arriver à une certaine représentation du réel.

Une 'projection' d'identité linguistique sur identité culturelle n'est pas toujours possible, ce qui rend le passage interlingual qualifié d'impossible aussi; à la construction linguistique s'ajoutent d'autres constructions extralinguistiques et paralinguistiques, capables de rendre un message idiomatique dans une langue exotique dans une autre. Seule une bonne interprétation est capable d'assurer l'idiomaticité du message et d'unifier les visions vis-à-vis du réel. George Mounin le souligne dans *Les Belles Infidèles* disant : « La traduction serait impossible à cause des vertus, toujours particulières à chaque langue, de la magnificence des mots , de la gravité des sentences...etc (Mounin, Les belles infidèles, 1994 :28)».

Partant du fait que les langues façonnent les visions du monde, une bonne interprétation et une meilleure intercompréhension proviennent d'une meilleure maîtrise du cadre de références, dans le cadre de la notion langue/culture qui

établit un lien entre l'identité linguistique et l'identité culturelle.

2. La traduction du discours littéraire et ses spécificités

Contrairement aux discours spécialisés contenant une terminologie spécifique, et un jargon dont l'usage est limité, voire trop restreint, vu le nombre de personnes qui l'utilisent, l'enjeu terminologique dans les discours littéraires est moins évoqué, et ne constitue pas un empêchement pour les traducteurs et les interprètes. Évoquant le discours littéraire, Jean Delisle le définit ainsi: c'« est la rédaction du vécu personnel de l'écrivain ou du poète où il révèle sa propre vision ainsi que sa façon de voir la réalité, il parle donc de lui même, et décrit ce qu'il ressent, il agit et réagit également avec son entourage (Delisle, 2009 :68)». Dans le contexte traductionnel, par exemple, les syntagmes et les paradigmes utilisés dans un discours littéraire sont d'une charge sociale, d'un caractère pragmatique, subjectif et polysémique, qui requiert des équivalents directs et naturels dans la langue analogue, et ne donnent pas lieu à des emprunts, des calques ou des allitérations.

D'autres spécificités peuvent caractériser, également, le discours littéraire et le distinguer des autres types de discours, à savoir « les éléments stylistiques et les rimes, les métaphores, les proverbes, la façon figurative de parler, le mètre et ses effets esthétiques (Reiss, Katarina, 2009 :33)». Le traducteur de la littérature y doit se servir de l'aspect subjectif, des fonctions (expressive, poétique, narrative et argumentative) du discours pour pouvoir aboutir à un discours équivalent bien interprété et bien transmis. Il s'agit, bien entendu, d'un discours artistique par excellence, une source de création et de créativité, par ses traits stylistiques, son caractère imagé et son vocabulaire opulent, sans oublier ses tournures compliquées et ses figures de style porteuses de symbolisme et d'éloquence.

De même, la culture de l'auteur et du récepteur y est d'une valeur extrême, tant considérés comme évaluateurs de la littérarité du discours littéraire et de ses traits culturels, étant donné que « Le fait culturel résiste fortement à la traduction de par son appartenance à une langue culture source fortement ancrée dans son milieu originel (El badaoui, 2012)». Cela signifie que le discours littéraire n'est autre qu'un vecteur de cultures, capable, par son taux de subjectivité très élevé, de transmettre les vécus des uns aux autres, établissant, par la suite, une acculturation qui dépasse les frontières.

3. Traduire la forme ou traduire le fond ?

Parmi les problèmes fondamentaux de la traduction la dichotomie fond/forme, qui s'était posée, depuis l'aube du temps, comme un dilemme traductionnel mentionné dans les ouvrages qui portent sur la traduction et incarnant l'évolution de la réflexion traductionnelle. L'aspect controversé de la question aboutit à la constatation stipulant que : « le transfert du message se fait de façon globale ; c'est-à-dire, en tenant compte de l'ensemble des traits constitutifs de la communication » (Guidère, 2008 :36).

Partant du fait que le sens constitue l'âme de la langue, comme le mentionne

Meschonnic, il est encore «**l'idée globale qui prend vie dans le discours et la forme** (Meschonnic, 2007 :227)». Cette dichotomie peut être vue en une série de binômes et comprise à partir de différentes dénominations, telles que : la traduction littérale et la traduction libre, la traduction mot-à-mot et la traduction du sens, la traduction de la forme et la traduction du fond, la fidélité au corps et la fidélité à l'âme, la fidélité et la trahison, la traduction sourcière et la traduction cibliste et bien d'autres qui reviennent à la chose même.

Malgré le penchement vers le contenu au détriment de la forme, sauf dans des situations qui vénèrent le mot, à l'instar du texte sacré., des sourciers anciens et contemporains défendent farouchement la forme et exigent que l'on respecte et le fond et la forme de l'original, pour des raisons claires, à l'exemple de Pierre – Daniel Huet qui le signale clairement dans son traité de *L'interpretatione* disant que : « pour bien traduire il faut d'abord s'attacher à la pensée de l'auteur et ensuite aux mots eux-mêmes (Ballard, 1995 : 184-185)». Cette traduction qui s'attache aux mots a suscité et suscite encore des controverses, d'autant plus qu'elle est souvent prise pour synonyme de 'littéralité', qui n'a cessé de faire preuve de son échec.

4. L'interprétation comme méthode de traduction

De l'herméneutique à la théorie interprétative, la notion d'interprétation n'est autre que le noyau de l'acte de traduire, faute de correspondances absolues entre les différentes langues. Autrement dit, d'après Selescovitch, le processus traduisant doit passer par le canal de l'interprétation, et « Il n'y a pas un vrai sens d'un texte (Selescovitch, 2001 :22)». L'objectif principal de la traduction en est bien l'appréhension voire l'appropriation du message, dans une opération qui s'intéresse à la signification et au vouloir dire, dans le cadre de l'intercompréhension. Or, afin d'établir l'équilibre communicationnel entre l'émetteur du message et son récepteur, « la tâche du traducteur est de faire le lien, sa fonction consiste essentiellement en une médiation. Son lieu est l'entre-langues (Nous, 1998)». Une médiation qui exige une double compétence (linguistique et extralinguistique), où le traducteur doit faire appel à des éléments explicites et implicites, linguistiques et encyclopédiques, qui lui permettent, donc, de comprendre et de saisir le sens en compagnie de sa signification, et, par conséquent, produire un texte fidèle à l'auteur et au contenu, «dans la mesure où tout acte de traduire est explicitant (Meschonnic B. G., 1985) », tout en faisant appel à un raisonnement compliqué ; une double interprétation serait mise en place l'une porte sur les signes originaux et l'autre sur ceux de la langue d'arrivée.

L'école interprétative de Paris distingue clairement entre le sens et la signification, dans le cadre d'un rapport philosophique d'interdépendance ; c'est-à-dire, la traduction doit permettre au récepteur de dégager l'idée de l'énoncé, à l'aide des « compléments cognitifs » déduits du message source et ce qui l'entoure, étant donné que, selon Meschonnic, : « Quiconque exerce la profession de traducteur affirme par là posséder une connaissance très sûre de la langue à partir

de laquelle il traduit (Meschonnic H. , 2007 :32)» . C'est-à-dire, le traducteur ne doit pas se satisfaire du nombre de mots, ou traduire la langue *In abstracto*, mais il doit chercher à rendre le poids du message, via le passage de l'implicite à l'explicite, du sens au vouloir dire, dans la perspective d'une équivalence énonciative.

5. Invisibilité ou visibilité du traducteur ?

La mauvaise traduction pour Berman est celle « qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre (Berman, 1984 :17)» ; Malgré des signes qui marquent la présence et la subjectivité des traducteurs en abondance dans les textes traduits, surtout dans les textes littéraires, ces derniers y cherchent toujours à s'effacer devant leurs traductions, et devenir invisibles aux yeux des lecteurs, à travers le souci de rendre un travail en un taux de fidélité assez élevé, bien peaufiné et avec des skopos prédéfinis. Processus où « le traducteur n'a pas à se mesurer à son seul auteur car le défi qui lui est lancé est triple ; il aura maille à partir avec, primo: une langue étrangère, secundo: la culture véhiculée par cette langue, et tertio: le traitement esthétique des deux par un individu »(WUILMART, 1996). Il serait juste, par ailleurs, d'avouer qu'on est en présence d'une opération de grande complexité, se trouvant à mi-chemin entre deux langues différentes portantes de deux cultures éloignées.

De son côté Venuti dénonce cette invisibilité qui consiste en : « la manière de traduire qui domine l'espace anglo-américain, c'est-à-dire : celle qui est basée sur une stratégie de transparence qui naturalise le texte étranger et met l'accent sur la production et la réception des traductions (Elbadaoui, 2012)», et insiste sur : « la nécessité de faire des traductions basées sur une éthique de la différence (Elbadaoui, 2012)».

Il est encore à mentionner qu'en traduction littéraire, il est quasiment impossible de ressentir les émotions mêmes et rendre les vécus d'autrui d'une manière très exhaustive, vu son aspect subjectif ; les traducteurs y tentent toujours d'imiter les auteurs, de recréer le texte, avec autant de beauté et de littéarité, mais les génies des langues et les subtilités des styles rendent la besogne impossible, où des traces marquant l'intervention du traducteur ne manquent pas toujours.

La question de visibilité ou invisibilité des traducteurs dans leurs textes reste, donc, un choix, tantôt visibles tantôt invisibles tout dépend du type de texte, de la compétence linguistique du traducteur et de son savoir encyclopédique.

6. Le roman « sans familles » VS le texte traduit

Interpréter veut dire comprendre le message et le rendre d'une manière lucide et intelligible. Interpréter a pour sens encore dépasser la forme de l'original pour aboutir à une forme équivalente. Or, les aspects linguistiques et culturels du message interprété doivent changer en fonction du nouveau destinataire, de la nouvelle structure linguistique et des traits culturels aidant à mettre le message

dans un cadre plus idiomatique. Toutes les parties du discours doivent retrouver des équivalents, tout en apportant tous les changements possibles, passant de l'acte de comprendre à l'acte de faire comprendre.

Dans cette analogie entre deux structures différentes, nous allons passer en revue la méthode utilisée dans la traduction de l'œuvre susmentionnée, et faire le point de toutes les lacunes et les défaillances marquées. Nous tâcherons, également, à démontrer le rôle de l'interprétation dans la traduction des œuvres littéraires, et les retombées de son absence.

6.1 L'influence de l'auteur sur le traducteur

Dans l'acte de traduire, se concentrer sur une langue sans l'autre peut entraîner des traductions soit erronées soit incompatibles avec la langue/culture cible. Le traducteur ne doit, en aucun cas, calquer les mots de l'auteur ni suivre ses pas. Le génie de la langue arabe diffère de celui de la langue française, et toute projection se considère comme une influence exercée par l'auteur sur le traducteur. Les retombées de cette influence étant à double effets; peser sur la pureté de la langue cible et de ses structures et avoir de mauvais impacts sur le récepteur, qui ne trouvera pas envie de lire.

La phrase suivante en est un exemple :

« Jusqu'à huit ans, j'ai cru que, comme tous les autres enfants, j'avais une mère... (Malot, 2006) ». P.07.

Elle a été traduite de la manière suivante :

« لكن حتى سن الثامنة ظلت أعتقد أن لي كسائر الأطفال أما ص. 19 » (مالو، بلا عائلة)

Nous remarquons ici que la traduction n'a pas été d'une manière réfléchie, mais plutôt d'une manière directe, avec un taux de littéralité élevé. Au lieu de se concentrer sur la phrase verbale, le traducteur préfère suivre les pas de l'auteur sans se soucier de la phrase obtenue ni de son acceptabilité. Il aurait opté pour, entre autres, la formule suivante:

« بلغت الثامنة من عمري وأنا أعتقد بأن لي أم على غرار سائر الأطفال »

L'outil de comparaison « comme » peut se traduire en arabe de plusieurs façons, selon le contexte, et rarement qu'on fait face à la particule « ك » comme équivalent. Il peut désigner ici, entre autres, « مثلي مثل », « كما », « على غرار ». La traduction aurait faite en fonction de la langue du destinataire, à partir du compris dans la langue source. Egalement, la traduction de « que mes larmes s'arrêtaient de couler. P. 07 » n'a pas le même effet ni le même poids sémantique. La formule a été donnée comme ce qui suit : « حتى تكف دموعي عن الانهمار . ص. 19 », ce qui donne allusion que le traducteur se comporte comme une machine à traduire. Ce serait préféré qu'elle soit, tout simplement : « حتى لا أبكي، أو كي أكف عن البكاء », étant donné que les larmes ici sont occasionnelles.

Parmi les exemples, aussi, les plus clairs sur la littéralité trop répétée dans cette traduction, l'expression suivante : « Jamais je ne me couchais dans mon lit, sans qu'une femme vint m'embrasser. P. 07 », qui était traduite de la manière suivante : « لم أتم يوما في سريري دون أن تأتي امرأة لتقبلي. ص. 19 » L'influence de l'auteur sur le

traducteur, ici, est très visible. Il aurait opté pour une autre expression qui dit la même chose, ou presque la même chose, mais d'une façon adaptée aux règles de la langue cible, à l'instar de ce qui suit : « كنت كلما نمت في سريري تأتي امرأة لتقبلني ». Le destinataire de la traduction trouve des difficultés à décoder tout ce qui relève de la langue de l'Autre, et réfute tout ce qui est incompatible avec son oreille et sa raison.

Prenons l'exemple suivant qui a été transcrit d'une manière hâtive et déconcentrée : « quand je gardais notre vache le long des chemins herbus ou dans les brandes, et que j'étais surpris par une pluie d'orage...p. 08 », où les pas de l'auteur sont bien marqués dans la traduction, qui est « عندما كانت تفاجئني أمطار عاصفة » « فيما أرى بقرتنا على امتداد الطرقات المعشوشبة أو في البراري. ص. 19 ». Le lecteur de cet énoncé se heurte à des confusions. La situation de communication exprimée que le traducteur aurait pu rendre pourrait être sous le modèle suivant : « كلما فاجأني مطر عاصفة من العواصف وأنا أرى بقرتنا على حواف المسالك المعشوشبة أو في الأحرش، كانت تسرع إليّ ». Le lecteur de cette dernière pourrait se mettre dans une situation de communication équivalente à celle exprimée dans le texte source, tout en reliant les actions au cadre spatio-temporel.

D'autres exemples peuvent faire le point de ce qu'il a été dit, nous les abordons brièvement dans le tableau suivant :

Le texte source	L'influence de l'auteur sur le traducteur	Notre interprétation
Enfin quand j'avais querelle avec un de mes camarades. P. 08.	وأخيرا عندما كنت أتخاصم وأحد رفاقي...ص. 19.	وفي الأخير كلما تخاصمت مع أحد رفاقي، كانت....
Par la façon dont elle me parlait, par la façon dont elle me regardait, par ses caresses, par la douceur qu'elle mettait dans ses gronderies, je croyais qu'elle était ma mère. P. 08.	كطريقتها في التكلم معي، في النظر إليّ، في مداعبتي، في الرقة التي تبثها في توبيخها لي، جعلني أعتقد أنها أمي. ص. 19.	جعلتني أعتقد أنها أمي بطريقتها في التكلم معي والنظر إليّ ومداعبتي وفي الرقة التي تصاحب توبيخها لي.
Jusqu'à huit ans je n'avais vu d'homme dans cette maison, cependant ma mère n'était pas veuve. P. 09.	حتى سن الثامنة، لم أرى في المنزل قط رجلا. ما كانت أمي أرملة...ص. 20.	لم تكن أمي أرملة، لكنني بلغت الثامنة من عمري ولم أرى في هذا البيت رجلا.
Quand il serait vieux, il reviendrait vivre près de sa vieille femme. P. 09.	عندما سيهرم سيعود للعيش قرب زوجته العجوز. ص. 21.	لعله سيعود للعيش بالقرب من زوجته عندما تصبح عجوزا ويصبح هو شيخا.
Mais le ton avec lequel	والنبرة التي بها لفظت لم تكن في	لكن نبرتها لم تكن أبدا تشبه نبرة

<p>elles furent prononcées ne ressemblait en rien à celle qui autrefois accompagnait les mots : p. 10.</p>	<p>شيء تلك التي كانت تصاحب في الماضي الكلمات نفسها. ص. 22.</p>	<p>الكلمات الماضية.</p>
<p>Tout en séchant les jambes de son pantalon qui devenait raide sous leur enduit de boue durcie, il répétait ce mot : « pas de chance ».p. 11.</p>	<p>وفيما يجفف ساقي سرواله التين راحتا تتصلبان تحت طلائها الطيني المتجمد، شرع يردد من جديد. ص. 23.</p>	<p>كان يردد عبارة " يا لسوء الحظ" وهو يجفف سرواله الذي أصبح يابساً جراء الوحل الذي التصق به وجف.</p>

A coté de ces exemples, d'autres qui marquent clairement l'influence de l'auteur sur le traducteur, le long du texte, font preuve que la traduction a été quasi- littérale.

6.2 Les interventions du traducteur

Malgré l'influence visible que subit la langue d'arrivée du fait de la langue de départ, la traductrice a pu montrer des interventions ça et là dans le texte, par adaptation ou par équivalence, et voire par transposition. Cette intervention est due à l'absence de l'équivalent naturel dans la langue d'arrivée ; le réel exprimé dans l'original n'a pas été découpé de la même façon dans la langue d'arrivée.

D'après ce roman, et vu les rapprochements des deux modes de vie sociale, les deux langues ont référence presque aux mêmes conditions de vie, où la traductrice ne trouvait pas de difficultés à rendre leurs détails, sauf en quelques endroits, où l'intervention de la traductrice était très claire. Nous évoquons ici quelques mots, à savoir le mot « crêpes », qui était traduit par « رقائق » alors que « رقائق » ne désigne pas exactement le même objet désigné, mais une partie du tout. Le mot « فطائر » aussi peut exprimer « les crêpes ». De même, le mot « soupe » et le verbe « souper. p.33.» n'a pas le sens de « حساء » tout court, mais beaucoup plus « العشاء ».

Parfois, et en vue d'une équivalence de quelques expressions, la traductrice prend l'initiative de remplacer les unes par les autres. Par exemple, la phrase « Au lieu de rester immobile comme si tu étais gelé, mets les assiettes sur table .p.22 » était traduite par « ضع الصحون على الطاولة بدل البقاء مكانك كالصنم ص.34 ». La même chose pour l'expression « par monts et par vaux » qui était exprimée par « من كل ». L'intervention y était claire en remplaçant « comme si tu étais gelé » par « كالصنم », tout en essayant de dire la même chose mais autrement. La traductrice respecte, d'ailleurs, la façon dont chaque langue découpe le monde et avait remplacé une vision par une autre, à l'instar de ce qui suit : « Le nez collé contre la muraille. p. 23,31.. », où la partie est remplacée par le tout dans les formules suivantes : « أدرت رأسي إلى جهة الحائط. ص.43. », « التصقت بالحائط. ص. 37 ».

Sans oublier les parties de discours qui ont un trait culturel, et qui étaient vu tantôt d'une façon sourcière, tantôt d'une façon cibliste. Pour les expressions « le

mardi gras » et « Notre-dame. P.35 », la première était traduite par « ثلاثاء المرفع », et « العيد » à la fois, et la deuxième par « نوتردام السيدة » au lieu de « نوتردام », tout en essayant de se cacher derrière ce mot générique.

Nous remarquons aussi des interprétations faites par la traductrice, afin de rendre le texte plus explicite et éviter les emprunts et les calques. Le nom de la vache « roussette » qui était tiré de sa couleur rousse était interprété par « صهبية » de la couleur rouge jaunâtre (rousse), en arabe « أصهب ».

6.3 Visibilité du traducteur et respect de l'Autre

Les interventions partielles de la traductrice n'ont pas pu détacher le texte traduit du texte source, de telle manière qu'elle fût contrainte de respecter l'Autre avec ses spécificités. Parmi ce qui caractérise la langue de l'Autre, les noms propres, qui résistent souvent à tout acte de domestication. La traduction se transforme, ainsi, en réécriture. A coté des noms de lieux qui abondent dans le texte, des noms de personnes font preuve, aussi, de la visibilité de la traductrice dans son texte. Nous pouvons citer, entre autres, les noms des personnages principaux, comme « Barberin بربران », « Jérôme جيروم », « Rémi ريمي », « Vitalis فيتاليس », « Joli-cœur جوليكور »... Outre les noms propres, quelques calques à l'instar de « le vent de décembre.p.07 » traduit par « رياح كانون », et qui aurait pu être « رياح الشتاء ». Plus, des visions partagées malgré l'éloignement des deux mondes, nous vous en donnons quelques exemples, à titre indicatif, dans le tableau suivant :

Le texte source	Présence de la traductrice	Possibilité de s'effacer
Il ne m'eut pas regardé avec ses yeux froids. P.31.	ما كان ينظر إليّ بتينك العينين الباردين. ص. 44.	بتلك العينين المشتعلتين
Quarante francs. P.63.	أربعين فرنكا. ص. 75.	بأربعين قطعة نقدية.
On emporte des livres à la messe pour dire des prières quand on ne récite pas son chapelet. P.92.	تؤخذ الكتب إلى القديس لقول الصلوات عندما لا تتلى صلوات المسبحة. ص. 104.	تجلب الكتب إلى دور العبادة للدعاء عندما لا يتم الدعاء بالمسبحة.

Conclusion

La traduction est la mise en contact de différentes langues et cultures, et la littérature est le miroir des vécus des peuples. Alors, mettre deux littératures en contact équivaut à la capacité de voir deux mondes différents d'un seul œil. Autrement dit, réconcilier entre ce qui est local et ce qui est étranger requiert, à coté des compétences linguistiques, des compétences extralinguistiques et paralinguistiques capables de rendre l'acte d'interpréter plus 'lucratif'. Le rôle du traducteur étant, donc, mettre le texte dans sa nouvelle atmosphère, tout en garantissant une équivalence, à la fois, morphologique et sémantique, capable de

répondre aux attentes du lecteur que se fait le traducteur.

De cet état de choses, la traduction ne se résume pas en un simple transcodage, mais plutôt, un travail réfléchi, permettant à une situation de communication dans une langue de retrouver son analogue dans une autre langue. Cette opération consiste en la mise en œuvre d'une opération mentale compliquée.

La traductologie moderne met l'interprétation au centre de l'acte de traduire, et insiste sur le rôle du traducteur et son savoir-faire dans le succès de la traduction. Par rapport aux textes scientifiques et techniques, les textes littéraires sont les plus assujettis à ce qu'on appelle interprétation, vu leur caractère social et subjectif. Malgré lui, le traducteur se trouve, en quelques endroits, incapable de dépasser des réalités ou de les incorporer, ce qui lui fait souvent contraindre de suivre les pas de l'auteur ; il imite la forme du message source dans l'espérance d'avoir un message du même poids, mais hélas !

L'intérêt du texte littéraire réside en sa réception, et rarement qu'on fait face à un texte traduit qui a autant d'estime que celle de l'original. De cet état de faits, et d'après l'analyse que nous avons faite sur le corpus suscité, nous avons l'occasion de souligner que la traduction du texte littéraire et l'interprétation sont des jumelles, et la présence incontrôlée du traducteur dans son texte reflète, souvent, son incompétence interprétative. Cette dernière qui repose, à son tour, sur des compétences mentales et un savoir-faire de grande envergure. Le rôle de l'interprétation en traduction littéraire est, donc, comparable à du sel dans la marmite. Et, pour traduire un texte littéraire, certes, il est impératif de se mettre d'abord dans la peau de l'auteur, mais cela ne veut pas dire suivre ses pas, sans en dérober en rien et négliger l'interprétation et ses bienfaits.

Références bibliographiques

- Ahmed Elbadaoui Manel. 2012. « Traduction de quelques faits culturels du français vers l'arabe : retour de l'original à son point d'origine ». *Traduction terminologie et rédaction TTR*. In. *Erudit*. Vol.25. N°1. PP. 133-158.
- Berman Antoine., G. Granel, G. Mailhos., Meschonnic Henri(1985) « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain », in. *Les tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress. p. 35-150.
- Berman Antoine. 1984. *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris. Gallimard.
- Delisle Jean. 2009. *La traduction entre pratique et théorie*. les presses de l'université d'Ottawa.
- Malot Hector .2006. *Sans famille*. livre électronique (roman).
- Mathieu Guidère. 2008. *La communication multilingue*. groupe de Boeck. 1^{ère} éd. Bruxelles.
- Michel Ballard. 1995. *De Cicéron à Benjamin, traducteurs, traductions et réflexions*. Lille. presses universitaires. PP.184-185.
- Meschonnic Henri. 2007. *Éthique et politique du traduire*. Verdier.

- Mounin George. 1963. *Problèmes théoriques de la traduction*. Paris. Gallimard.
- Mounin George. 1994. *Les belles infidèles*. Lille. Presses universitaires de Lille.
- Nous Alexis. 1998. *théorie de la traduction : de la linguistique à l'herméneutique*. CRTT. Conférence du 24 février. PP. 1-10.
- Reiss Katarina. 2009. « Problématique de la traduction », *conférences de Vienne. Economica*.
- Selescovitch Danica et Lederer Marianne. 2001. *Interpréter pour traduire*. Paris. Didier érudition. revue et corrigée.
- WUILMART Françoise. 1996. « Un vieux débat » in *Translittérature*. Paris : ATLF et ATLAS. p. 51.
- هيكتور مالو. 2013. بلا عائلة. تر. سيلفانا الخوري. أبو ضبي.